Climat : "2017 a été une année noire"

Antoine Orsini, invité de Cuntrastu. - Dans un contexte météorologique marqué par des phénomènes extrêmes de plus en plus fréquents et violents, l'hydrobiologiste alerte sur les graves conséquences du dérèglement climatique

Tempêtes, vents violents, sécheresse et intempéries ravageurs même en hiver... Les phénomènes météorologiques extrêmes se multiplient avec une fréquence et une intensité accrues, comme autant de signes d'un "dérèglement climatique" mondial qui n'épargne pas la Corse.

L'hydrobiologiste, recteur de conférences à l'université de Corse et président du conseil scientifique du Parc naturel régional, Antoine Orsini n'a eu de cesse au cours des dernières décennies d'étudier ces changements et de tirer la sonnette d'alarme quant à l'urgence de la situation, arguments précis et données chiffrées à l'appui.

"C'était hier qu'il fallait réagir"

Un constat plus que préoccupant, que le scientifique et "lanceur d'alerte" lâche donc de porter à la connaissance du grand public mais aussi des élus, sans toujours aucune solution durable ne pouvant être mise en avant. Aussi a-t-il, par exemple, contribué à l'élaboration du plan stratégique pour la gestion de l'eau à l'horizon 2050 voté par l'Assemblée de Corse.

Pour autant, si le "prise de conscience" est réelle, ce qui est "déjà une victoire", les actions semblent souvent insuffisantes. "Ce plan est bon, mais on ne peut pas régler le problème sur une mandature et encore moins antérieur 2050. C'était hier qu'il fallait réagir. Les élus n'ont peut-être pas le bon timing", estime-t-il.

"En tant que membre du comité de bassin, qui est le Parlement de l'eau pour la Corse, j'essaie de prêcher la bonne parole", explique celui qui est par ailleurs parfois en prise aux climatosceptiques. "Les gens disent : 'On a toujours connu des sécheresses et des crues', sauf qu'il y en a de plus en plus et que l'amplitude est de plus en plus grande", souligne-t-il ainsi, précisant "préférer parler de dérèglement climatique que de changement, de réchauffement climatique, même si le réchauffement est évident".

Avant et après 1984

Autant d'affirmations que l'hydrobiologiste étaye en évoquant notamment, "au-delà du degré pris depuis cinquante ans", l'impact du phénomène sur les rivières. "Avec une date détermination, celle de 1984 : 'Avant 1984, nos cours d'eau étaient 'normaux', avec une période de basses eaux en été de trois mois. Après 1984, l'étiage est passé à cinq ou six mois", explique-t-il.

Concernant les crues, le scientifique ajoute qu'"on ne sait a été battu pour la plupart des rivières en 2016-2017. Le Tavignano est monté de 20 mètres, le Golo de 11 mètres. Il faut imaginer mon étage !" Des effets du réchauffement qui ne sont évidemment pas sans impact sur les écosystèmes, de manière "plus importante en montagne qu'en plaine". "Au-dessus de 500 mètres d'altitude, on a gris 2°C en cinquante ans, contre un degré sur dessous du niveau de la mer", précise-t-il, développant aussi les impacts sur la biodiversité. "Certaines espèces méditerranéennes qui ne vivaient pas à la chaleur sont en train de remonter dans les parties supérieures des rivières. Il y a des cours d'eau où il n'y a plus de truites", note-t-il. Sans oublier de mentionner l'apparition de certaines affections, à l'instar de "la bilharziose, maladie d'Afrique équatoriale", ou encore de la "langue bleue, maladie initialement liée au changement climatique".

Concernant d'autres manifestations climatiques, il évoque de la sécheresse, Antoine Orsini soulignant que "2017 a été une année noire, pire que 2003", année de référence pour la canicule. "En Corse, il pleut mais mal, et ce sont les précipitations qui rechargent les nappes et vides-ci commencent à se vider", expose-t-il, rappelant la capacité de stockage de 100 millions de mètres cubes de la Corse, tandis que la consommation annuelle est d'environ 90 millions de mètres cubes (50 pour l'agriculture et 40 pour l'eau domestique).

Au rang des solutions, plaidé que des grands barrages qui requièrent "du temps et de l'argent", le scientifique préconise des "réponses multiples". Mais aussi la "microgénération" et le "goutte-à-goutte" en agriculture, avec des cultures en serre et des espèces fourragères méditerranéennes. "Qui peuvent pousser sans eau".

"Il faut pour une économie fourragère", conclut-il. Vaste programme.

LAURE FILIPPI-LEONETTI

Le scientifique plaide notamment pour une "autonomie fourragère". J.-MATEO MOREL/CIRCOM

DU TAC AU TAC

"En 2050, quand on aura pris 2°C, on aura le climat de Tunis aujourd'hui. On n'est pas dans le linéaire mais dans l'exponentiel, donc ça va aller rapidement."

"Il n'y a plus de climatosceptiques parmi les scientifiques. Parmi les politiques, il y a des consciences plus ou moins exacerbées. Pour le président des États-Unis, ça relève peut-être de la psychiatrie."

"Si on n'a pas une évolution, on aura une révolution de l'eau en Corse."

"À 40 mètres de profondeur en Méditerranée, il fait 14°C alors qu'on devrait être à 11°C. Ça crée des phénomènes météorologiques extrêmes."

LE CONTRADICTEUR

Au-delà des "alertes", Joseph Colombani souhaite des "solutions"

Pas forcément évident, au premier abord, d'endosser le rôle du contradicteur pour Joseph Colombani. "Dans ma play-list des gens que j'ai envie de contredire, vous n'êtes pas en tête", déclare d'emblée le président de la FDSEA de Haute-Corse et de la chambre régionale d'agriculture à Antoine Orsini, qu'il "remercie" également pour son travail de scientifique.

Pas question, pour autant, de se contenter des politesses d'usage, aussi sincères soient-elles. Résolu à jouer le jeu de l'émission, le contradicteur entonne donc rapidement sur les sujets qui fâchent.

Au premier rang desquels, la polémique née l'été dernier au sujet du barrage du Codolo, visant "illusoire" prolifération de cyanobactéries avait été détectée.

Alors que le scientifique estime que "l'on joue avec le feu" avec ces algues "potentiellement toxiques" et "très dangereuses", Joseph Colombani a pour sa part soutenu que "les cyanobactéries sont en surface: pas en profondeur" et "qu'aucun animal n'en est mort".

"À force de trop laisser d'interdits, le message fait peur, perdre de sa pugnacité et de son importance", a-t-il marqué, estimant par ailleurs que "l'université doit aussi apporter des solutions" aux problèmes liés au dérèglement climatique. "Des projets coûteux même moins que l'inactivité", a-t-il ajouté, invitant Antoine Orsini à être "plus précis et tempéré", ou encore moins "démonstratif et provocateur".

Loin d'engendrer un blocage, l'hydrobiologiste a finalement reconnu qu'il n'est "pas un politique". Mais aussi qu'il est avant tout un "passionné". Une affirmation qui, en l'occurrence, ne saurait pas vraiment la contradiction.

L.F.-L.